



Théo Mercier, incognito ergo sum

Avec «la Fille du collectionneur», le jeune plasticien star s'efface derrière une collection d'amis, qu'il transforme en objets vivants.

Ceci est une critique positive de *la Fille du Collectionneur* de Théo Mercier. Quelqu'un, pourtant, lui aura posé une condition préalable: «*Théo Mercier tient à ce que tous les artistes avec qui il a créé ce projet soient cités/mentionnés.*» Cela pourra apparaître comme une marque d'attention au collectif, un souci de ne pas écraser le spectacle sous le nom de l'auteur, jeune

artiste célébré pour son travail de plasticien et ses premières œuvres pour la scène. C'est sans doute le cas – bien qu'une autre dimension semble ici en jeu à celui qui découvre la pièce et qui lit, dans un entretien avec le metteur en scène, ces mots: «*L'intention est de réaliser ce rêve impossible de créer une œuvre qui ne serait pas de moi.*» Ce rêve, de toute évidence, est une définition de l'art du collectionneur.

Catalogue. La pièce commence par l'énumération et la description en voix off des objets d'une collection, mimés au fur et à mesure par une femme placée à l'avant-scène (Marlène Saldana, qui joue le rôle-titre), d'une façon qui rappelle un jeu

répandu de devinettes corporelles. Partant de ce rapport comique et cruel établi, juste sous nos yeux, entre une liste d'œuvres et un corps maladroit, le spectacle explore ensuite, vers la profondeur du souvenir et celle du plateau, un récit: l'histoire d'un collectionneur qui sombre dans la folie et de sa fille, condamnée à habiter un monde d'objets, prisonnière de l'obsession sensuelle et sérieuse d'un père disparu. Cette histoire est reconstituée par une suite de visions, comme autant de pièces dictées par une logique d'inventaire: le catalogue du rêve impossible du collectionneur, cette œuvre sans auteur mais soumise à la toute-puissance sadique du choix, de l'assemblage et de l'accumulation. La clé introuvable de toute collection, son principe commun, c'est la personne du collectionneur – comme la clé introuvable de la vie du père se situe, pour la fille, dans la série des objets hantant le plateau et avec lesquels, en fillette



Marlène Saldana
dans *la Fille du
collectionneur.*
PHOTO MARTIN
ARGYROGLO



souveraine et traumatisée, elle joue (installations, sculptures et comédiens à figure presque humaine s'y succèdent, objets interchangeable de jouissance et d'effroi).

Démiurge. Quant à la clé introuvable du spectacle, elle réside sans doute dans la personne de son auteur, effacé derrière les créations propres des artistes (comédien, danseur, contorsionniste, designer, musicien) qu'il invite sur la scène où ils sont cités/mentionnés telles les pièces d'une collection vivante. Autoportrait de l'artiste en ami commun organisant la vie des autres et des choses, en démiurge animé du rêve de disparaître. Le plaisir esthétique louche procuré

par ces tableaux qui se succèdent de loin en loin ne marche en fait que par la série inquiétante qu'ils composent. Reste la question, aussi posée, de comment s'en sortir : la fille du collectionneur s'évade, abandonnant le public perplexe au silence des objets de l'art, à cette collection dont il faisait lui-même partie sans le savoir. Théo Mercier n'existe pas, mais il faudrait l'inventer.

LUC CHESSEL

LA FILLE DU COLLECTIONNEUR
concept et m.s. THÉO MERCIER
Théâtre Nanterre-Amandiers,
Jusqu'au 19 novembre (festival
les Inaccoutumés). Puis les 12
et 13 décembre à Annecy (74),
les 10 et 11 mars à Montpellier (34).